

Voir sécher ce Printemps ? Vie et destin d'un recueil d'Aubigné

Julien Goeury

▶ **To cite this version:**

Julien Goeury. Voir sécher ce Printemps ? Vie et destin d'un recueil d'Aubigné. D. Brancher, G. Burg et G. Berjola (éd.). L'éditeur à l'œuvre : reconsidérer l'auctorialité : actes du colloque, 11-13 octobre 2018, Bâle, Université de Bâle, 2018, 10.21255/61.48 . hal-03893134

HAL Id: hal-03893134

https://u-picardie.hal.science/hal-03893134

Submitted on 10 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

VOIR SÉCHER CE PRINTEMPS ? VIE ET DESTIN D'UN RECUEIL D'AUBIGNÉ

JULIEN GOEURY

Université de Picardie

Après la publication imprimée des *Tragiques* en 1616, les (très rares) lecteurs du fracassant poème d'Agrippa d'Aubigné peuvent avoir gardé en tête quelques passages de la longue Préface en vers intitulée « L'autheur à son livre », des passages qui trouvent un écho dans les exordes des livres I et II. D'Aubigné, tout en dissimulant son identité sous un acronyme biblique connu de certains contemporains (L.B.D.D., soit Le Bouc Du Désert, soit le bouc émissaire de l'Ancien Testament), y met en scène son renoncement à la poésie amoureuse profane. Entre posture d'auteur et confidence personnelle, ces vers ont pu susciter une curiosité légitime chez leurs lecteurs : ceux de 1616, mais également ceux des siècles suivants. Pour développer son propos, le poète reprend une trame allégorique depuis longtemps en usage, mais qui n'en est pas moins difficile à interpréter sous certains aspects contextuels. Il oppose les *Tragiques*, présentés métaphoriquement comme un fils cadet (ce nouveau-né que le poète porte sur les fonts baptismaux en 1616), à « Un pire et plus heureux aisné / Plus beau et moins plein de sagesse » (Préface, v. 56-57), qu'il désigne plus loin comme un « enfant bouffon » (v. 70) qui lui aurait causé bien des soucis, et dont le sort fait l'objet d'obscures considérations. Il s'agit là d'un « ouvrage » – le terme est problématique, on y reviendra –, qu'il aurait lui-même longtemps hésité à « mettre à mort » (v. 68) afin de « tuer [s]a folie » (v. 69), soit un autodafé aux allures d'infanticide, mais auquel il aurait finalement laissé la vie sauve par faiblesse paternelle, ne lui trouvant plus alors qu'un seul mérite, celui d'« enseveli[r] [s]a folie / Dedans un oublieux tombeau » (v. 83-84), soit une sépulture destinée à être oubliée de tous, ce qui peut supposer une absence de pierre tombale et/ou le choix d'un lieu inaccessible au public (on y reviendra). Le raisonnement est plutôt acrobatique (d'aucuns diraient baroque), puisque d'Aubigné fait ici d'un mort en sursis (cet enfant/« ouvrage » menacé de mort, en même temps que la « folie » qu'il prenait en charge) un vivant tombeau (le même enfant/« ouvrage », finalement gracié, mais devenu la sépulture inaccessible d'une folie passée).

Mais revenons à ce fauteur de trouble. D'abord, de quel type de folie s'agit-il ? Une folie amoureuse, cela va dans dire, puisque cet aîné dépossédé par *Les Tragiques* de son droit d'aînesse (comme Caïn par Abel), a « son partage (…) en amours » (Pr., v. 60), au sens où il a reçu comme seul héritage paternel cette folie amoureuse propre à la jeunesse. D'Aubigné réaffirme même un peu plus loin, cette fois-ci au début du livre I, qu'il « n'escr[it] plus les feux d'un amour inconnu » (I, v. 55) ou bien encore, au début du Livre II, qu'il n'avait jusque-là « jamais faict babiller à [s]es vers / Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse » (II, v. 36-37). On reconnaît là facilement le grand air de la conversion, entonné par de nombreux poètes chrétiens (réformés et catholiques) au cours de la période, tous passés par conviction ou par intérêt d'une inspiration à l'autre. Revenu de ses « erreurs de jeunesse », le vieux poète (il a soixante-quatre ans en 1616) entend faire ses preuves autrement, sans pour autant renoncer à la poésie. Mais contrairement à Pétrarque, D'Aubigné n'opère pas cette vigoureuse torsion didactique permettant à sa poésie amoureuse d'être donnée à lire telle quelle (avec un avertissement liminaire), pour que les lecteurs puissent en tirer une leçon bénéfique sur le plan moral. Il désigne pour sa part un « ouvrage » absent, désormais tenu à bonne distance des lecteurs.

Deux questions restent alors en suspens : quelle forme a bien pu prendre cette poésie amoureuse profane avant d'être ainsi reléguée aux oubliettes ? Et, surtout, où se cache ce « tombeau oublieux » ? Le parallélisme avec les *Tragiques*, fils cadet, moins « heureux » (et pour cause…) et moins « beau » (on pense au surgissement d'une Melpomène « échevelée, affreuse, et bramant » [I, v. 82], annonçant une esthétique de la laideur) que le lecteur est en mesure de tenir dans ses mains, vient d'abord renforcer l'hypothèse d'un objet achevé, et cela quelle que soit la forme qu'il ait pu prendre (recueil manuscrit, voire imprimé). Mais un « ouvrage », ce n'est pas forcément un recueil constitué, cela peut être aussi un

ensemble (indéfini) de textes, dont la réunion (effective ou non) forme une totalité signifiante. Et tant qu'il n'y a ni imprimé, ni manuscrit venant concrètement mettre au jour cette inspiration amoureuse profane, son existence même est susceptible d'être mise en doute, ou plutôt entièrement fantasmée par les commentateurs.

Or cette absence tenace va précisément susciter une enquête bio-bibliographique, qui ne débute pas en 1616, mais deux siècles plus tard, au cours du XVIII^e siècle, lorsqu'on recommence (timidement) à s'intéresser à la vie d'Aubigné[1] et que de nouveaux éléments matériels commencent à voir le jour. Cette enquête ne débouchera que beaucoup plus tard, en 1874, sur la publication de ce qu'on appelle désormais couramment *Le Printemps*, un recueil dont l'évidence trompeuse a fini par s'imposer dans l'histoire littéraire, non sans créer un certain nombre de faux-semblants et d'approximations. Cette enquête au long cours, dont on se propose de retracer ici l'histoire, a tout bonnement conduit à inventer cet « ouvrage », dont d'Aubigné ne donne pas le nom en 1616 dans *Les Tragiques*, et pour cause. Il va donc s'agir pour certains d'inventer un recueil, au double sens que revêt le terme : faire en sorte de retrouver ce qui serait là quelque part, mais dissimulé, caché, voire perdu, comme on invente un trésor enseveli, mais aussi – et les deux sens ne sont pas exclusifs l'un de l'autre –, créer quelque chose de nouveau, pas forcément *ex nihilo*, mais sous une forme entièrement nouvelle. Et c'est bien en cela que l'histoire de ce recueil fantôme et de tous ses inventeurs à travers les siècles, archéologues ou apprentis-sorciers, offre un cas de figure très particulier d'économie du texte placée sous la responsabilité scientifique (et donc morale) de ses éditeurs successifs.

Nom de recueil : le nom (1729-1731)

« Ce fut comme une apparition… »

Jusqu'en 1729, seuls les quelques vers tirés des *Tragiques* cités plus haut, assortis d'une poignée de pièces amoureuses dans des recueils collectifs, sont susceptibles d'alimenter une quelconque réflexion consacrée à la poésie profane d'Aubigné. Certes, ce dernier a bien publié peu de temps avant de mourir en 1630 un recueil de poésie lyrique intitulé *Petites Œuvres meslées*[2], mais ce dernier exclut toute production profane, *a fortiori* amoureuse, et d'Aubigné ne fait aucune allusion dans sa courte préface en prose à cet « ouvrage » fantôme pourtant évoqués dès 1616 dans *Les Tragiques*. Et cela même alors que la troisième section du recueil genevois prend comme titre « L'hyver du sieur d'Aubigné » et s'ouvre sur un poème lui-même intitulé : « Allusion des Irondelles, qui changent de demeure pour l'hyver, aux desirs lassifs qui s'esloignent pour la vieillesse », un poème qui réinscrit au sein même du recueil la polarité amour profane/amour sacré, appliquée aux âges de la vie. Mais ces « desirs lassifs » ne sont pas ici, comme dans *Les Tragiques*, associés à des vers de jeunesse. On n'en saura pas plus.

Un siècle plus tard, en 1729[3], puis dans la foulée en 1731, un inédit d'Aubigné est cependant publié aux Pays-Bas en annexe du *Baron de Fœneste*, sous le titre apocryphe (et vendeur) d'*Histoire secrète*. Il s'agit des mémoires privés rédigés par le poète quelques années avant sa mort afin d'entretenir la mémoire du grand homme (lui-même) au sein de sa famille. Et dans ce court récit autobiographique, aujourd'hui connu sous son titre original de *Sa vie à ses enfants*[4], d'Aubigné évoque très précisément un amour de jeunesse, celui de Diane Salviati, qu'il situe en 1571-1572 et qu'il associe à des écrits en vers d'inspiration profane. Mais plus que cela, un nom apparaît soudain, qui a valeur de titre, et qui va créer un « effet recueil » retentissant, dont les conséquences se mesureront beaucoup plus tard. Cet « ouvrage », celui dont il était apparemment question en 1616, semble en effet bien trouver une forme de concrétisation sous le titre de *Printemps*, un titre pour le moins topique et que Du Bellay avait déjà

[1] Voir Gilbert Schrenck, *La réception d'Agrippa d'Aubigné (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Champion, 1995, et en particulier le chapitre 3 : « XVIII^e siècle, le témoin et le conteur », p. 39-52.
[2] Agrippa d'Aubigné, *Petites Œuvres meslees*, éd. Véronique Ferrer, Paris, Champion, 2004 [Genève, 1630].
[3] *Les avantures du baron de Fœneste, par Theodore Agrippa d'Aubigné. Edition Nouvelle, Augmentée de plusieurs Remarques historiques, de l'Histoire secrete de l'Auteur, écrite par lui-même, et de la Bibliothèque de Maître Guillaume, enrichie de Notes par Mr. ****, Cologne, Chez les héritiers de Pierre Marteau, 1729.
[4] Agrippa d'Aubigné, *Sa vie à ses enfants*, éd. Gilbert Schrenck, Paris, Nizet, 1986.

sévèrement moqué dans un célèbre chapitre de la *Deffence et Illustration de la Langue françoyse* en 1549[5], parce qu'il relevait précisément de cette poésie de jeunesse souvent publiée trop tôt et trop vite.

Mais afin de mieux apprécier la trajectoire historiographique en question, il est utile de comparer le travail de restitution philologique du passage en question :

– Le voici d'abord sous la forme canonique qu'il prendra beaucoup plus tard, d'abord en 1854, puis en 1874, lorsque les éditeurs reviendront aux manuscrits originaux sans les réécrire :

> Cet amour [i.e. celui de Diane Salviati] luy mit en teste la poësie françoise, et lors il composa ce que nous appelons son *Printems*, où il y a plusieurs choses moins polies, mais quelque fureur qui sera au gré de plusieurs.[6]

– Le voici maintenant dans les versions légèrement tronquées publiée en 1729, puis à nouveau en 1731 :

> Cette passion lui mit en tête la Poesie Françoise, et ce fut alors qu'il composa ce qu'on a depuis appellé le Printemps de d'*Aubigné*, où il y a à la verité plusieurs choses peu polies, mais en recompense une certaine fureur poetique, que les gens du mestier louerent.[7]

> Cet amour me mit en tête la Poësie Françoise, et ce fut alors que pour plaire à ma maitresse, je composai ce que l'on a depuis appellé *Le Printems d'Aubigné*, où, pour dire la verité, il y a plusieurs endroits peu liez, mais en recompense une certaine fureur poëtique que les Gens du métier loueront toujours.[8]

On observe au passage la liberté que prend le second éditeur sur le plan énonciatif, puisqu'il convertit à la première personne le récit afin de lui redonner une plus grande dynamique narrative, susceptible de séduire les lecteurs gênés par cet usage archaïque de la troisième personne. Mais l'essentiel n'est pas là, car le texte, qui est non seulement modernisé, mais plus largement réécrit, selon les mœurs éditoriales de l'époque, apporte une modification essentielle sur le point qui nous intéresse. En ajoutant un adverbe de temps (« depuis »), mais surtout en inventant de toute pièce le jugement favorable des « gens du métier » (les poètes), les éditeurs faussent en effet le sens, ou du moins le modifient, en laissant croire que ce recueil, intitulé par d'Aubigné *Le Printemps* (majuscules et italiques de rigueur) aurait bien une réalité matérielle (ce que le poète semble d'ailleurs attester lui-même), mais surtout une réalité attestée par d'autres que lui (ses lecteurs). Dès lors, d'Aubigné n'en est plus le seul garant (l'auteur), puisque d'autres que lui pourraient venir en confirmer l'existence. On doit alors comprendre que ce *Printemps* aurait bien été publié, que ce soit sous forme manuscrite et/ou imprimée, et qu'il aurait même été lu par un groupe indéterminé de lecteurs, ce qui plaide plutôt pour une diffusion imprimée.

On a là affaire à une première forme de co-auctorialité, puisque ce sont d'Aubigné et ces éditeurs interventionnistes du XVIII[e] siècle qui imposent l'existence d'un *Printemps* toujours introuvable et donc largement fantasmé et qui lui donnent une réalité entièrement virtuelle à ce stade. Mais il faut également relever un élément prépondérant pour la suite : en associant lui-même dans ses mémoires *Le Printemps* à son aventure sentimentale avec Diane Salviati, d'Aubigné tend à faire de ce recueil de jeunesse un recueil de poésie amoureuse, ce qui d'ailleurs cadre parfaitement avec ce que semble vouloir dire la Préface des *Tragiques*. Or cela va créer un malentendu durable.

Entretenir l'illusion (un recueil fantasmé)

On peut ensuite assez facilement observer l'effet produit par la réception de cette *Histoire secrète* devenue publique sur la gent moutonnière des faiseurs de notices biographiques, qui commencent à s'intéresser au cas d'Aubigné, moins en tant que grand-poète-auteur-des-*Tragiques* (le

[5] « O combien je desire veoir secher ces *Printems*, chatier ces *Petites jeunesses*, rabbattre ces *Coups d'essay*, tarir ces Fontaines, bref abolir tous ces beaux tiltres assez suffisans pour degouter tout Lecteur sçavant d'en lire d'avantaige ! » (*Deffence et Illustration de la Langue françoise*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2007, II, 12).
[6] Agrippa d'Aubigné, *Sa vie à ses enfans* : ms du Louvre, éd. Ludovic Lalanne, 1854, p. 22 ; ms Tronchin, éd. Eugène Réaume et François de Caussade, 1874, p. 18.
[7] *Histoire secrete de l'Auteur* (1729), édition citée, tome premier, p. XXIII.
[8] *Ibid.* (1731), p. 31.

plus souvent jugés illisibles, ou encore bien trop scandaleux pour l'époque) qu'en tant que valet de chambre d'Henri de Navarre, grand témoin des guerres de religion, mémorialiste comme on les aime (et les invente) au XVIII[e] siècle. Inutile cependant de trop s'attarder sur le siècle des Lumières, où l'on se contente le plus souvent, comme par exemple Jean-Pierre Nicéron en 1754, de copier tel quel ce passage des mémoires sans rien ajouter[9], quand on ne se contente pas, comme Claude-Pierre Goujet en 1753[10], des vers tirés des *Tragiques* sans même tirer parti des nouveaux documents désormais en circulation. Mais ce qu'on observe déjà par exemple chez Laurent Angliviel de La Beaumelle en 1755[11], ou bien encore dans l'*Almanach des muses* en 1779[12], c'est une tendance, qui va se généraliser au cours du XIX[e] siècle, quand débute le processus de « classicisation » du poète,à entretenir l'illusion, à faire comme si on pouvait lire, voire comme si on avait effectivement lu, ce recueil pourtant encore introuvable. On peut à cet égard aller voir du côté de Charles-Augustin Bassompière (Sewrin) en 1805[13], de Charles-Augustin Sainte-Beuve (celui de 1828[14], comme de 1854[15], qui ne change pas sur ce point), d'Eugène Gerusez en 1839[16], ou bien encore du duc de Noilles en 1848[17]. Dans tous ces ouvrages, qui ont beau être de natures très différentes, c'est à chaque fois la même démarche intellectuelle : le *nom* conduit à la *chose* et les propositions relatives (« le *Printemps* où… » ; « quelques poésies d'amour *qui*… », etc.) vont souvent donner l'illusion que le recueil a bien été lu, qu'on pourrait même en détailler le contenu, ou plutôt en apprécier les qualités ou les défauts qu'on rapporte en dilettante cultivé. Légèreté de critiques qui n'ont pas lu l'ouvrage dont ils parlent (une époque révolue cela va sans dire), mais de critiques pris à leur propre piège avec le recul historique, puisque dans les faits, le recueil n'a encore pu être lu par personne.

Dissiper l'illusion (un recueil perdu ou (encore) inédit…)

Les choses vont néanmoins évoluer dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, car le soin qu'on met alors à traquer les imprimés ou les manuscrits fait naître un doute légitime chez certains commentateurs. Ces derniers, plus circonspects, vont même parfois essayer de dissiper l'illusion entretenue par leurs prédécesseurs. Désormais, plus de vaticinations sur le contenu d'un recueil qu'on n'a pas lu, mais une plus grande prudence, voire un excès de zèle. On continue de partir du principe que le recueil a bien existé, mais un constat s'impose brutalement : ces poèmes amoureux ont été « perdus », comme

[9] « Cette passion lui mit en tête la Poësie Françoise, et ce fut alors qu'il composa ce qu'on appella depuis le *Printemp de d'aubigné*… » (Jean-Pierre Nicéron, *Mémoires*, Paris, Briasson, tome XVIII , p. 210-211).

[10] « On voit par le premier livre que d'Aubigné avoit aussi chanté l'Amour, puisqu'il y dit : 'Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu ; / Mais par l'affliction plus sage devenu, / J'entreprens bien plus haut…' » (Claude Pierre Goujet, *Bibliothèque françoise*, Paris, Hippolyte-Louis Guérin et P. G. Le Mercier, 1753, tome XV, p. 238-239).

[11] « Ce fut alors qu'il composa le Recueil, appellé *le Printems d'Aubigné*, où règne une douce chaleur. » (Laurent Angliviel de La Beaumelle, *Mémoire pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon* (…), Amsterdam, Aux depens de l'Auteur, 1755, p. 14).

[12] Dans cet ouvrage, il est d'abord mentionné dans une courte notice biographique que d'Aubigné « avoit fait dans sa jeunesse des Poésies amoureuses… » (*Annales poétiques, ou Almanach des muses, Depuis l'origine de la poésie françoise*, Paris, Delalain, 1779, tome XII, p. 6). Puis, le texte de la Préface donné *in extenso*, est agrémenté d'une note précisant que « L'auteur avait fait dans sa jeunesse un Recueil de vers amoureux » (*ibid*., p. 18), sans plus de précisions.

[13] « Ce fut alors qu'il composa le *Printems d'Aubigné*, ouvrage où le sentiment, l'esprit et la délicatesse se trouvent réunis » (Charles-Augustin Sewrin, *Les amis de Henry IV, Nouvelles historiques ; suivies du Journal d'un moine de Saint-Denis* (…), Paris, Barba, 1805, p. 45).

[14] « On sait qu'il débuta, suivant la mode, par célébrer ses amours, mais il n'y réussit guère mieux apparemment que beaucoup de talents de sa trempe, et ses vers tendres durent ressembler à ceux d'Etienne de la Boétie… » (Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Tableau historique et critique de la poésie française*, Paris, A. Sautelet, 1828, p. 178).

[15] « D'Aubigné n'avait pas vingt ans qu'il fut saisi du démon de la poésie, de cette poésie française qui était alors en vogue, et qui régnait par Ronsard et ses amis. Il y paya tribut par des sonnets jetés dans le même moule ; amoureux, il composa ce qu'on appelle son *Printemps* » (Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Agrippa d'Aubigné », *Causeries du lundi* [17 juillet 1854], tome X, p. 315).

[16] « Je me dispenserai d'exhumer quelques poésies d'amour qui datent de la jeunesse d'Aubigné, et attestent seulement de la grâce de son esprit et la fougue de son cœur. » (Eugène Gerusez, *Essais d'histoire littéraire*, Paris, 1840, p. 140).

[17] « L'amour alors le fit poëte. Nourri de poésies antiques, qu'il avait étudiées avec ardeur, et enflammé par une imagination de vingt ans, il composa un recueil de vers qu'on appelle dans ses œuvres : *Le Printemps de d'Aubigné* » (Duc de Noilles, *Histoire de Madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*, Paris, Comptoir des Imprimeurs, 1849, p. 13-14).

l'écrivent Pierre-André Sayous en 1841[18] et Marc Dufraisse en 1860[19] ; ou bien ils n'ont pas « été conservés », selon Léon Feugère en 1865[20], voire – autre version – ils n'ont sans doute jamais été imprimés et seraient alors restés à l'état manuscrit, formant un *unicum* introuvable selon Ludovic Lalanne en 1857[21]. On pourra noter au passage que ce dernier passe curieusement de l'hypothèse de l'imprimé (1853) à l'hypothèse du manuscrit (1857), sans pour autant montrer le même pessimisme, ce qui pourrait paraître paradoxal. Mais on assiste justement au même moment à ce qu'Eugène Réaume et François de Caussade appelleront, dans l'introduction du premier volume des *Œuvres complètes* d'Aubigné publié vingt ans plus tard en 1874, à une véritable « chasse aux manuscrits » albinéens qui va entièrement changer la donne.

Il apparaît en effet de plus en plus manifeste au milieu du XIX^e^ siècle d'une part que la majorité des œuvres d'Aubigné n'ont pas été publiées de son vivant sous forme imprimée, et d'autre part qu'elles n'ont pas été pour la plupart perdues ou bien détruites, comme certains en ont fait l'hypothèse, mais bien conservées quelque part. Le trésor existe et il a même un dépositaire principal, le colonel Louis Tronchin, qui est le descendant direct du pasteur genevois auquel Aubigné a en effet légué ses nombreux volumes manuscrits à sa mort en 1630. La famille Tronchin a précieusement conservé ces volumes manuscrits de génération en génération, non sans quelques interventions parfois malencontreuses (tris, classements, nouvelles reliures, etc.), et va progressivement les mettre la disposition de ceux qui font le pèlerinage jusqu'à Bessinges, près de Genève, ou bien font en sorte d'en obtenir des copies : Lalanne, Read et puis la paire Réaume et Caussade, qui lancent donc le projet des *Œuvres complètes* sur nouveaux frais.

Le nom et la chose : Les *Printemps* d'Aubigné (1874-2010)

De ce fonds manuscrit, en cours d'exploitation à partir du dernier tiers du XIX^e^ siècle, ressortent donc plusieurs éditions d'un recueil intitulé *Le Printemps*, dont on peut ensuite suivre la trace jusqu'au début du XXI^e^ siècle. Tout commence en 1874, avec la publication, à quelques mois d'intervalle, des deux premières éditions. On doit la première à Charles Read[22], qui n'ignore rien des trésors manuscrits conservés près de Genève[23] et qui possède une connaissance même très sûre de la diffusion imprimée et de la réception des œuvres d'Aubigné. Sachant que l'entreprise des *Œuvres complètes*, lancée depuis 1873, offrira bientôt un *Printemps* à partir des seuls manuscrits conservés à Genève, Read profite en réalité d'une autre découverte, celle d'un recueil manuscrit (entièrement constitué celui-ci), l'Album de poésie de Marguerite de Valois, désigné sous le nom de manuscrit Monmerqué (du nom de son

[18] « D'Aubigné eut son printemps de poëte ; alors il chanta ses amours dans des pièces oubliées et devenues si rares, qu'autant vaut les dire perdues. Cet enfant bouffon, comme il appelle ce premier fruit de sa verve poétique, était sans doute façonné sur les œuvres de la pléïade alors dans son grand triomphe, car notre écrivain admira toujours Ronsard avec la ferveur d'un disciple… » (Pierre-André Sayous, *Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, Paris, L.-R. Delais-A. Cherbuliez, 1841, tome II, p. 219).

[19] « Le caractère général de ses œuvres, c'est que toutes, sauf les essais de sa jeunesse, son *Printemps* amoureux, sa *Circé*, perdus d'ailleurs, toutes se proposent le service de sa cause que son bras a défendue. » (Marc Dufraisse, *Sur la vie et les écrits d'Agrippa d'Aubigné*, Bruxelles, E. Guyot, 1860, p. 39).

[20] « L'amour, cette inspiration un peu uniforme de presque tous les vers de cette époque, lui en suggéra qui avaient paru, comme il nous le faut connaître, sous le titre de « *Printemps* d'Aubigné », mais qui n'ont pas été conservés » (Léon Feugère, *Étude sur les œuvres d'Agrippa d'Aubigné*, Paris, Au bureau de la revue contemporaine, 1865, p. 39).

[21] « Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, ou du moins ou n'en connaît aucune exemplaire » (*Mémoires d'Aubigné publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre*, éd. Ludovic Lalanne, Paris, Charpentier, 1854, note p. 22) ; « … il avait écrit, vers 1571, un petit poëme, encore inédit, *le Printemps*, qu'il paraît affectionner singulièrement, car il y fait de fréquentes allusions » (*Les Tragiques*, Paris, P. Jannet, Introduction, 1857, n. 2, p. XII).

[22] Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps « Poëme de ses amours ». Stances et Odes. Publiées pour la première fois d'après un manuscrit de l'Auteur ayant appartenu à Mme de Maintenon. Avec une notice préliminaire*, éd. Charles Read, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1874.

[23] Charles Read fait d'ailleurs un récit savoureux de sa propre chasse au trésor, qui commence avec la lecture de la notice du lot 4069, intitulé « Recueil de poésie du XVI^e^ siècle », au moment de la vente de la collection de Monmerqué : « Affriandé par cet avis j'eus comme un heureux pressentiment que le Printemps était peut-être là, et j'attendis avec impatience le jour de la vacation (samedi 6 avril [1861]) pour aller compulser le volume. Cet examen ne me permit pas le doute. Le Printemps était évidemment contenu dans ce manuscrit, il y était en tout ou en partie… Je devins, le soir même, l'heureux possesseur du trésor. » (*Ibid*., Notice préliminaire p. X).

possesseur). Il y repère un certain nombre de pièces profanes attribuées à d'Aubigné par une main plus tardive (notations marginales), des pièces dont la présence dans les manuscrits de Genève qu'il a pu consulter, confirme l'authenticité[24]. Bref, Read publie là en réalité, sous un titre totalement trompeur, un avatar du *Printemps*, qu'il appelle d'ailleurs non sans ironie à la fin de sa longue notice introductive son « bouquet du *Printemps* », soit le florilège d'un recueil qu'il faut encore aller chercher ailleurs dans les manuscrits genevois. À noter également le sous-titre incongru qu'il ajoute sur la page de titre, « Poème de ses Amours », une formule utilisée par La Croix du Maine dans sa *Bibliothèque* pour désigner *l'Olive* de Du Bellay, et que Read reprend donc pour qualifier le recueil en l'inscrivant dans la tradition néo-pétrarquiste fondée en France par Du Bellay… alors que l'Album en question ne comprend aucun sonnet amoureux. Ces ajustements de l'histoire littéraire afin de trouver une place (décente) au *Printemps* sont significatifs et encore une fois lourds de conséquences : *Le Printemps* sera amoureux ou ne sera pas.

Puisque l'édition de Read est en réalité un trompe-l'œil, on doit donc considérer que ceux qui inventent *Le Printemps*, ce sont bien Réaume et Caussade, qui avaient d'ailleurs annoncé dès l'introduction du tome I des *Œuvres complètes* datée de juillet 1873 la prochaine publication de plusieurs « œuvres inédites », et en particulier de « deux grands poëmes » : « le *Printems* (trois livres) » et « la Creation (quinze chants) ». L'effet de *teasing* est assuré et ils tiennent parole, puisque dans le tome III, publié donc en 1874[25], on trouve bien, sous le titre *Le Primtems du sieur d'Aubigné* (la graphie ancienne d'un titre emprunté aux manuscrits étant là pour en garantir l'authenticité), un recueil composé d'une longue préface en vers (comparable à celle des *Tragiques*) et de trois livres de poèmes reclassés par genre d'écrire (sonnets, stances et odes), des livres dont seul le premier possède un titre singulier « Hécatombe à Diane », en accord avec la centaine de sonnets réunis. Il a fallu attendre plus de deux-cents cinquante ans pour enfin pouvoir faire la connaissance du frère aîné des *Tragiques*, mais il est apparemment bien là, sorti des oubliettes et plutôt fringant pour son âge. Et tout semble bien concorder, car à condition de ne pas regarder de trop près certaines odes, il n'y est en effet presque question que d'amour.

On pourrait alors croire que tout est définitivement réglé et que ce recueil, soustrait par d'Aubigné lui-même à la curiosité de ses lecteurs, est désormais disponible tel que son auteur l'avait conçu, avant de le garder au secret jusqu'à sa mort. Mais si l'on regarde de plus près le volume de 1874, on peut lire une note en bas de page des éditeurs, qui précise, au moment où l'on s'apprête à lire le « Deuxième livre » (celui des stances), qu'ils n'ont pas pu, comme le lecteur pourrait encore le croire à ce stade, restituer un recueil prêt pour l'impression ou du moins achevé, mais qu'ils ont joué en réalité un rôle beaucoup plus important dans ce travail de restitution. Cette note mérite à ce titre d'être citée *in extenso* :

> Le ms portant le titre de *Printems* referme : 1° L'*Hécatombe à Diane* préparée par Aubigné pour l'impression ; 2° des Stances & des odes qui, d'après une table de la main d'Aubigné semblaient devoir composer un deuxième et troisième livre.[26]

On a là un demi-aveu, qui relève de la casuistique. D'une part, parce que la place de ces deux livres (réunissant des stances et des odes) au sein du recueil n'est en réalité accréditée que par un document annexe (cette « table de la main d'Aubigné », sur laquelle on reviendra plus loin), où figure un autre titre que celui de *Printemps* (d'où la modalisation « devaient » ?) ; d'autre part, parce que la restitution de ces stances et de ces odes (nombre et ordre) pose des problèmes innombrables, sur lesquels la note ne s'appesantit pas. Mais rien de plus à ce stade sur les choix qui ont conduit les éditeurs à publier *Le Printemps* sous cette forme au sein des *Œuvres complètes*.

On dispose là en tout cas de la première version imprimée du *Printemps*, dont on ne détaillera, ni ne discutera le contenu exact dans ces pages. C'est elle qui va servir de référence exclusive jusqu'à l'édition en deux volumes publiée à la librairie Droz après-guerre par deux équipes éditoriales distinctes : d'abord la préface en vers et le premier livre de L'*Hécatombe à Diane* par Bernard Gagnebin

[24] Voir Marguerite de Valois, *Album de poésies*, éd. Colette Winn et François Rouget, Paris, Classiques Garnier, 2009.
[25] Agrippa d'Aubigné, *Le Printems du sieur d'Aubigné. Poesies inédites* [Publiées d'après les mss. originaux de la collection Tronchin], *Œuvres, complètes*, éd. Eugène Réaume et François de Caussade, tome III, 1874.
[26] Agrippa d'Aubigné, *Œuvres complètes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, tome III, n. p. 67.

en 1948[27] ; puis, dans un deuxième temps les deux autres livres de stances et d'odes par Eugénie Droz en 1952[28]. On a là affaire à une seconde version du *Printemps*, qui va ensuite servir de référence à deux autres éditions, celle d'Henri Weber, partielle, en 1960[29], ainsi que celle d'Albert-Marie Schmidt en 1963[30], dont l'intérêt est secondaire. Le titre ne change pas, mais cette seconde série d'énonciation imprimée offre pourtant un certain nombre de différences vis-à-vis de la première. Quant à ma propre édition, republiée en 2010[31], elle aussi partielle, qui reprend la préface et l'*Hécatombe à Diane*, sans se référer au *Printemps* sur la page de titre, elle ne fait qu'initier (timidement) un examen critique des sources manuscrites qui ne remet en cause que très ponctuellement les choix opérés auparavant. Il faut dire que le premier livre, « préparé par Aubigné pour l'impression », pour reprendre les termes de Réaume et Caussade, est en effet le seul à être à peu près stabilisé dans les manuscrits. Mais il s'agit bien néanmoins (de l'ébauche) d'une troisième série d'énonciation imprimée[32], d'un troisième *Printemps*[33].

Voir sécher ce *Printemps* ?

Cette trajectoire éditoriale une fois restituée, revenons maintenant aux manuscrits, afin de mieux comprendre les difficultés qui se posent aux éditeurs quand ils font le choix de publier *Le Printemps* d'Aubigné. Ce qu'on trouve dans ces volumes (deux en particuliers, aujourd'hui cotés 157 et 159 à la Bibliothèque universitaire de Genève, où ils sont conservés), c'est d'abord un massif (plus ou moins) disparate de vers profanes, copiés ou recopiés par différentes mains (celle d'Aubigné lui-même, et celles d'au moins trois autres secrétaires), dans des états très divers. Griffonnés dans les marges d'une écriture à peine lisible (pour quelques-uns d'entre eux), la plupart ont été recopiés de la main d'un secrétaire avant d'être relus et corrigés par d'Aubigné (pour la majorité) et même (pour un fragment conséquent) recopiés par un autre secrétaire une fois ces corrections intégrées et sans doute prêts pour l'impression (sans préjuger en cela des intentions d'Aubigné). Quel que soit leur mode d'actualisation dans les manuscrits, l'écrasante majorité de ces poèmes sont inédits à la mort d'Aubigné en 1630.

Si *Le Printemps* est quelque part, il est bien là. Mais le fait de pouvoir pénétrer dans ces oubliettes manuscrites ne permet pas forcément d'y voir beaucoup plus clair sur la nature de cet « ouvrage », s'il s'agit du même. On peut néanmoins partir du constat qu'il existe bien sous le nom de *Printemps*, puisque le terme revient par deux fois avec la même acception méta-poétique que celle qu'on trouve dans les mémoires cités plus haut. La première occurrence se trouve dans le ms 159. Elle est marginale, au sens propre et au sens figuré. Alors qu'il est entrain de relire et de corriger de sa propre main ses poèmes, d'Aubigné ajoute en effet en marge du f 140 v°, en face du sonnet « Amadis quant Vatel au chasteau nous rencontre », cette note autographe : « Faudroit mettre cela à la fin du printens ». La deuxième occurrence se trouve pour sa part dans le ms 157 et elle est déterminante. À partir du f. 75, on trouve en effet une série de cent sonnets amoureux, issus du ms 159, mais mis au propre (après l'intégration de nombreuses corrections) et numérotés. Or ces sonnets sont précédés du titrage suivant : « Le Printems du S^{r} Daubigne / premier Livre / Hecatombe à Diane » (f° 76). C'est d'ailleurs ce premier titre que reprennent à dessein Réaume et Caussade en 1874 (voir plus haut), car il apporte à leurs yeux la preuve que d'Aubigné a bien entrepris, un demi-siècle après avoir écrit la plupart de ces poèmes – d'en faire un recueil intitulé *Le Printems*, un recueil dont il n'aurait cependant eu le temps de mettre au propre que le premier livre de sonnets amoureux, intitulé *Hécatombe à Diane*.

[27] Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps. L'Hécatombe à Diane*, éd. Bernard Gagnebin , Giard-Droz, Lille-Genève, 1948.
[28] Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps. Stances et Odes*, éd. Eugène Droz, Genève, Droz, 1973 [1952].
[29] Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps. L'Hécatombe à Diane et les Stances*, éd. Henri Weber, Montpellier, Publications de la Faculté des lettres de l'université de Montpellier-Presses Universitaire de France, s.d. [1960].
[30] Agrippa d'Aubigné, *Œuvres lyriques. Le Printemps I. L'Hécatombe à Diane. Le Printemps II. Stances et Odes. Vers mesurés. Prières*, éd. Albert-Marie Schmidt, Paris, L. Mazenod, 1963.
[31] Agrippa d'Aubigné, *Hécatombe à Diane*, éd. Julien Goeury, Saint-Etienne, Presses de l'université de Saint-Etienne, 2010.
[32] Ce travail restreint n'avait pas pour objectif d'être la première étape de la publication d'un « nouveau » *Printemps*. En redonnant à lire l'*Hécatombe à Diane* dans une version de poche annotée, il s'agissait plutôt de renouveler les supports d'enseignement.
[33] Une nouvelle édition (Genève, Droz, 2019), préparée par V. Ferrer, est sous presse au moment où nous écrivons.

Le raisonnement est cohérent, mais la prudence est néanmoins de mise, car ce « premier Livre », laissé seul, ne fait pas automatiquement du *Printemps* un recueil, si l'on considère par exemple le sort réservé à « L'hyver du sieur d'Aubigné » qui, avant de devenir la troisième section des *Petites Œuvres meslées* (voir plus haut) publiées en 1630 apparaît en effet dans le même ms 157 au f. 135 r° avec un titrage apparenté (« L'Hyver du S. d'Aubigné / Livre Premier / Allusion aux arondelles…), mais plus difficile à interpréter, car on doit alors considérer soit que cette mention de « Livre premier » n'a pas de titre spécifique, puisque l' « Allusion aux arondelles… » n'est ici que le titre du premier poème d'une série à suivre, soit qu'elle désigne « L'Hyver », alors conçu comme le premier livre d'un recueil en gestation. Bref, on se rend bien compte que D'Aubigné expérimente différents modes de regroupements et de titrages dans ses manuscrits et que s'il a bien cherché à articuler printemps et hiver, c'est-à-dire jeunesse et vieillesse, c'est au prix de plusieurs tentatives non concluantes ou plutôt non conclusives. On pourrait à cet égard faire l'hypothèse que « L'Hyver » aurait été « rétrogradé » ou bien maintenu à un rang inférieur (de recueil possible, il devient, ou demeure, section d'un recueil qui échappe au cadre métaphorique pseudo-biographique), alors que le *Printemps* aurait pour sa part été promu (de section possible, il devient recueil inscrit dans un cadre pseudo-biographique, celui des *Juvenilia*). Mais ce qui est certain, c'est que contrairement à celui des mémoires, *Le Printemps* des recueils manuscrits ne semble pas avoir eu comme vocation de rassembler des pièces d'inspiration exclusivement amoureuse, comme en témoigne d'ailleurs la références au sonnet « « Amadis quant Vatel… » cité plus haut, que d'Aubigné entend bien faire figurer « à la fin du printens », alors qu'il relève d'une inspiration épigrammatique sans rapport avec la passion amoureuse.

On trouve également à Genève un autre document très précieux, afin de mettre au jour ce recueil de poésie profane pour l'instant muni d'un titre et d'un premier Livre de sonnets amoureux. Il s'agit d'une table des matières autographe, ajoutée tardivement au début du ms 159, qui éclaire et obscurcit à la fois le projet d'Aubigné, parce qu'il ne s'agit pas d'une table définitive, recopiée au propre, mais plutôt d'un brouillon exécuté rapidement, raturé par endroit, et dans un état de conservation très médiocre. Prospective plutôt que rétrospective, cette table témoigne des hésitations du poète au travail. Elle décrit pour sa part un recueil intitulé *La Jeunesse d'A*[ubigné] et composé de quatre éléments : une « Preface » (sans incipit permettant de l'identifier à coup sûr), un « Premier Livre » intitulé « L'Hecatombe » (qu'on connaît par ailleurs), des « Stances » qui composent un deuxième livre, et enfin des « Odes » composant le « Li[vre] 3 ». Or tout ceci ne coïncide qu'en partie avec ce que le ms 157 offrait de son côté, c'est-à-dire ce *Printemps* composé d'un premier livre de sonnets amoureux intitulé « L'Hécatombe à Diane ». Et on a surtout affaire à deux titres différents, même s'ils désignent apparemment le même recueil, envisagé à deux moments de sa conception. Quant à la Préface, qu'on trouve bien dans le ms 159, elle voit le poète s'adresser à « [s]on petit livre », comme il le fait dans celle des *Tragiques*, mais sans jamais lui donner de nom et sans en spécifier le contenu exact. En ce qui concerne maintenant le travail d'indexation opéré par cette table, il donne bien à lire une série d'incipit reclassés par ordre alphabétique, mais d'une part il offre une version tronquée du premier Livre (81 sonnets sont seulement recensés dans cette table, alors que l'*Hécatombe* en réclame par définition une centaine), et d'autre part il indexe 38 stances et 72 odes (avec une légère marge d'erreur), dont un certain nombre sont tout bonnement introuvables dans les recueils manuscrits à partir de leur seul incipit, alors que dans le même temps d'autres pièces d'inspiration amoureuse figurant dans les manuscrits ne sont tout simplement pas indexées. Bref, cette table, dont la date de composition est impossible à déterminer, prouve à la fois que d'Aubigné a bien travaillé à la composition d'un vaste recueil de vers constituant sans doute à ses yeux le pendant des *Petites Œuvres meslées*, un recueil ayant tour à tour pris les titres topiques et synonymes de *Jeunesse* et de *Printemps*, un recueil de *Juvenilia* devant aller au-delà des trois livres ébauchés dans la table afin d'accueillir des pièces d'une autre nature sur le plan formel et/ou thématique.

Agrippa d'Aubigné laisse derrière lui en 1630 un véritable jeu de construction, composé de deux titres concurrents (*Le Printemps* et *La Jeunesse*), d'une série d'éléments préfabriqués (tous les poèmes pour peu qu'ils soient complets), dont certains ont déjà été regroupés en séries (numérotées ou non) et la plupart simplement recopiés à la suite sans véritable souci d'agencement. À cela le poète ajoute (peut-être par mégarde) un cahier de modèles, qui se limite à un plan inachevé et/ou incomplet impossible à dater, mais sans doute obsolète au vu d'interventions plus tardives au sein des manuscrits. Les éditeurs

se retrouvent alors devant une alternative : soit ils reproduisent intégralement tous ces poèmes inédits dans l'ordre de présentation des volumes manuscrits (tout en ayant conscience que ces derniers ont parfois été modifiés après 1630 par d'autres intervenants) et ils soustraient le(s) recueil(s) à la postérité en trahissant la logique des *Œuvres* ; soit ils publient non pas *Le Printemps* d'Aubigné, mais plutôt leur *Printemps* d'Aubigné, ce qui n'est pas la même chose. Ce qu'ont fait pour la première fois Réaume et Caussade en 1874, puis Gagnebin et Droz en 1948-1951, chacun d'entre eux tentant d'être les plus fidèles possible à l'ordre albinéen, comme d'autres ont essayé de l'être à l'ordre pascalien, quand il s'est agi d'éditer les *Pensées*. Or les lecteurs doivent bien prendre conscience d'une chose : *Le Printemps* n'est ni un recueil manuscrit achevé, dont il ne nous resterait qu'une version corrompue pour des raisons extérieures à la volonté de l'auteur, ni même un recueil manuscrit inachevé, dont on pourrait reproduire la dernière version laissée par le poète à sa mort. C'est plutôt un vaste *corpus* de poèmes manuscrits, répartis dans plusieurs volumes distincts, et soumis à un travail de mise en recueil, dont les indices, de nature différentes et parfois même contradictoires, ne permettent pas de rétablir une chaîne d'opérations textuelles successives inscrites dans une chronologie, voire dans un calendrier. Dès lors, c'est l'économie du texte imprimé qui s'en trouve bouleversée, ou plutôt prise à son propre piège matériel. Toute édition papier faisant figurer comme titre « Le-Printemps-d'Aubigné » suivi de trois livres de sonnets, de stances et d'odes, voire d'autres livres si l'on pousse la logique du recueil à son terme, n'est rien d'autre qu'une proposition d'achèvement du recueil. On peut certes imaginer offrir un *Printemps* qui soit le plus fidèle possible au projet d'Aubigné, mais cette illusion scientiste qui donne à chaque éditeur une légitimité nouvelle parce qu'il aurait déplacé un sonnet, ajouté des stances, soustrait des odes, ou bien conçu un quatrième livre, ne doit pas dissimuler le fait qu'il s'agit à chaque fois de publier un *Printemps* parmi une infinité de *Printemps* possibles. C'est au fond peut-être Charles Read qui était le plus proche de la vérité éditoriale en proposant en 1874 son « bouquet du *Printemps* », comme l'ont fait à leur façon tous ses successeurs, sans toujours l'avouer. On peut évidemment tenir compte du fait qu'Aubigné a lui-même cautionné une telle entreprise, puisqu'il s'attribue dans ses mémoires la paternité d'un recueil achevé, qui n'existe pas encore. On a là au passage un bel exemple de prophétie auto-réalisatrice ! Publier *Le Printemps*, ce n'est dès lors pas trahir d'Aubigné, mais le temps est peut-être venu néanmoins de dissiper l'illusion et de faire sécher ce *Printemps* en étant fidèle à la réalité des volumes manuscrits et sans être la dupe éditoriale de la fonction-recueil.